

Les cousins rivaux

Léonard Burnand

Lors de son deuxième séjour à Lausanne (1763-1764), Edward Gibbon assiste à plusieurs réceptions mondaines dans lesquelles il fréquente les élites locales. Parmi les convives, deux jeunes sœurs attirent les regards : Catherine et Henriette de Chandieu. Charmantes et cultivées, ces demoiselles de bonne famille sortent du lot. Gibbon observe qu'un « mur d'airain » semble les séparer des autres filles de la région¹. Convoitées par divers soupirants, Catherine et Henriette se marient toutes deux en 1766 : la première avec Salomon de Charrière de Sévery, la seconde avec Juste Constant, lequel est officier dans un régiment suisse au service de la Hollande. L'année suivante, les deux femmes mettent chacune au monde un fils : l'aînée accouche en janvier 1767 d'un garçon prénommé Wilhelm, puis la cadette donne naissance en octobre à un petit Benjamin. C'est alors que survient le drame : Henriette décède quelques jours plus tard des suites de l'accouchement.

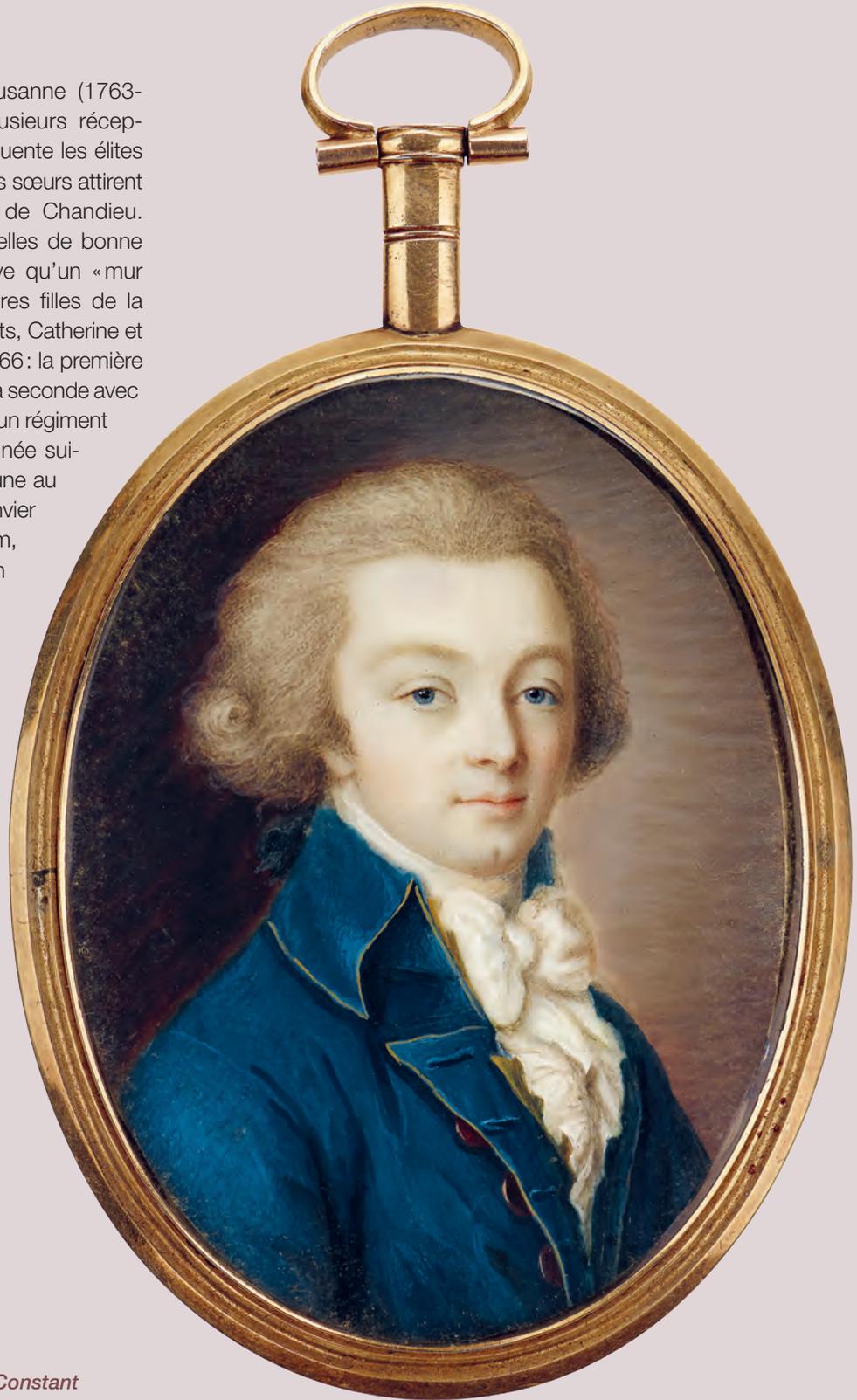


Fig. 1. Anonyme, *Portrait de Benjamin Constant à l'âge de 20 ans*, miniature sur ivoire, 5 x 4 cm, [1787]. Collection privée.

En raison de ces circonstances, les deux cousins connaissent une enfance très différente. Tandis que Wilhelm de Sévery grandit sous la protection d'une mère attentive et soucieuse de son éducation, Benjamin Constant est privé de présence maternelle ; confié à des précepteurs médiocres et parfois violents, ballotté d'un pays à l'autre par un père froid et cynique qui est accaparé par ses responsabilités militaires à l'étranger, le petit garçon se voit imposer une vie errante et solitaire. Il avoue à Wilhelm qu'il aimerait avoir comme lui « une bonne et tendre maman » et qu'il voudrait être le fils de sa tante Catherine².

Au fil des années, les relations qui se nouent entre les deux cousins sont empreintes de rivalité. Benjamin manifeste très tôt des talents exceptionnels qui étonnent son entourage : il maîtrise l'alphabet grec à l'âge de cinq ans et compose son premier roman à douze ans ! Cette précocité impressionne l'ensemble de la famille et fait de l'ombre à Wilhelm. Studieux et appliqué, ce dernier ne démerite pas, cependant ses performances paraissent bien ternes en comparaison des dons prodigieux de Benjamin. Témoin de cet écart flagrant, Catherine de Sévery éprouve une certaine jalousie face à ce qu'elle appelle à contrecœur le « génie » de son neveu³.

Toutefois, la persévérance de Wilhelm finit par porter ses fruits. Reçu comme élève au sein de la prestigieuse Académie militaire de Colmar, il y obtient à seize ans un diplôme qui lui attire des éloges et il reçoit même les félicitations de Benjamin : « Si je ne vous aimais pas, je vous envierais, mon cher cousin. »⁴ Ce message ambigu laisse deviner que l'esprit de compétition perdure entre les deux adolescents. Durant ses brillantes études universitaires à Erlangen et à Édimbourg, Benjamin accroît sa réputation de surdoué. Auréolé de ces nouveaux succès, il revient dans son Pays de Vaud natal en 1787, date présumée du portrait que l'on peut admirer ici sous forme de médaillon. Le jeune

Constant affiche alors un manque de modestie qui froisse sa tante Catherine, laquelle a des mots cruels à son égard : « Le pauvre Benjamin n'a que de l'esprit, avec un effroyable orgueil qui fait son tourment. Il serait bien surpris si je lui disais que j'aimerais mieux n'avoir point d'enfant que de l'avoir pour fils. »⁵

À la même époque, Wilhelm effectue un séjour en Angleterre aux côtés de Gibbon (octobre 1787 – juillet 1788). C'est un privilège pour le jeune homme de vingt ans : son statut de protégé du grand historien anglais lui ouvre les portes des hauts lieux de la sociabilité londonienne. Benjamin aurait sans doute aimé être à la place de son cousin et bénéficiaire de cette proximité avec l'illustre érudit⁶, d'autant qu'il envisage durant cette période de traduire en français l'ouvrage *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*⁷. Quand il apprend la mort de Gibbon en janvier 1794, il exprime de la tristesse tout en précisant que ce n'est pas l'homme qui va lui manquer mais sa remarquable mécanique intellectuelle : « La nouvelle de M. Gibbon me fait de la peine, non que j'eusse une grande affection pour lui, mais je regrette les têtes bien organisées qui se détruisent comme je regrette une machine bien faite qui se casse »⁸.

Les deux cousins feront ensuite carrière dans les affaires publiques. Wilhelm de Sévery jouera un rôle actif dans la vie politique vaudoise, notamment en tant que membre du Grand Conseil dans les années 1820. Parallèlement, Benjamin Constant se distinguera à la Chambre des députés, à Paris, où il deviendra le chef de file des libéraux et prononcera des discours qui lui vaudront une renommée européenne. En lisant le *Nouvelliste vaudois* du 18 décembre 1830, Wilhelm apprendra que son cousin est mort dix jours auparavant et que la France lui a offert des funérailles triomphales. Ses obsèques à lui, en 1838, seront beaucoup plus discrètes, comme sa place dans la mémoire collective.

1 Gibbon, *Journal à Lausanne, 1763-1764*, p. 203, 24 janvier 1764.

2 Lettre de Benjamin Constant à Wilhelm de Sévery, 27 janvier 1776, in *Œuvres complètes de Benjamin Constant* (OCBC), Tübingen : Niemeyer, série *Correspondance*, t. I, p. 47.

3 Lettre de Catherine de Sévery à sa tante Angletine de Chandieu-Villars, 22 août 1774, cote ACV, P Charrière de Sévery, Ba 2308.

4 Lettre de Benjamin Constant à Wilhelm de Sévery, avril 1783, in OCBC, série *Correspondance*, t. I, p. 64.

5 Lettre de Catherine de Sévery à son fils Wilhelm, 19 octobre 1787, cote ACV, P Charrière de Sévery, B 117/159.

6 « Benjamin est arrivé, je crois qu'intérieurement votre voyage lui déplaît bien, et la protection de M. Gibbon le crève de dépit », relate

malicieusement Catherine de Sévery à son fils le 19 octobre 1787 (voir *ibid.*).

7 C'est ce que Constant annonce dans l'introduction de son *Essai sur les mœurs des temps héroïques de la Grèce* (1787), in OCBC, série *Œuvres*, t. I, p. 149.

8 Lettre de Benjamin Constant à sa tante Anne de Nassau, 31 janvier 1794, in OCBC, série *Correspondance*, t. II, p. 238.